

**Bruno de Robien**  
**Des piranhas dans le bidet**

Avertissement :  
Les historiettes qui suivent sont purement imaginaires.  
Toute tentative de rapprochement avec des faits, personnes ou  
lieux réels serait vaine.



## **Le p'tit noir**

### Nouvelle nouvelle

Comme souvent en rentrant chez elle, Mme Hopped, secrétaire du directeur général d'une firme industrielle, tente d'atteindre, dans un métro parisien, l'un de ses strapontins préférés, c'est à dire à côté d'une porte du wagon, orienté vers l'arrière, mais il est occupé par un voyageur obèse, qui déborde sur le siège voisin. Elle doit se contenter de s'asseoir en face. Elle ne serre pas contre elle son sac, copie d'Hermès achetée avec deux ou trois autres pour quelques dollars à Hong Kong, elle le pose bien en évidence sur ses genoux. Il ne contient que du papier-journal, froissé en boule.

Divorcée en Chine puis veuve aux États Unis, Mme Hopped, résidente à Paris d'origine taïwanaise, chasse les voleurs à la tire. C'est devenu son passe-temps favori depuis qu'elle s'est fait dépouiller de son attaché-case un an plus tôt dans un autobus new-yorkais, sans avoir pu voir le voleur.

En trois mois à Paris, elle a déjà deux fois failli attraper ses détrousseurs, tous deux d'origine balkanique, pense-t-elle. Elle a couru derrière chacun d'eux en criant « au voleur ». Ils lui ont échappé, mais imaginer leur déconvenue à l'ouverture du sac suffit à son bonheur.

En revanche, elle ne se sépare jamais des biens auxquels elle tient le plus : un portefeuille toujours bien garni, ses deux bagues de fiançailles aux pierres précieuses authentiques, ses cartes de crédit, un collier à trois rangs de perles, un poudrier plat en or massif et son téléphone portable, le tout entassé en

vrac dans un vieux cabas de papier déchiré, à l'enseigne d'une grand surface, accroché par les anses à son poignet gauche.

La cinquantaine passée, Mme Hopped s'inquiète de prendre de l'embonpoint. Elle aime bien sentir le regard des mâles s'attarder sur ses charmes et la rassurer. Elle montre volontiers sa peau asiatique aux reflets cuivrés. L'échancrure de son chemisier fleuri offre une vue plongeante sur le clivage profond de sa poitrine rehaussée. Sa jupe blanche, droite et fendue haut, révèle les formes sculpturales de ses jambes qui la rajeunissent.

Quelques stations plus loin, le gros bonhomme assis à la place visée finit par descendre et la Taïwanaise s'y installe à l'affût, son sac en appât sur les genoux. Le strapontin voisin se libère bientôt aussi. Un adolescent noir, qu'elle n'avait pas remarqué, frêle et au visage d'ébène pas du tout négroïde, s'y précipite, sans un regard pour le décolleté bien fourni qu'elle porte haut. Déçue, elle l'observe du coin de l'œil.

Indifférent, ses jambes lisses et noires repliées sous le strapontin, des écouteurs sur les oreilles, le jeune garçon, penché sur son téléphone portable, le pianote en mâchonnant. Son T-shirt orange et son short blanc très court sont propres. Il a les traits fins des guerriers Massaï rencontrés en Afrique de l'Est, quand elle y suivait son second mari, amateur de safaris.

Mme Hopped sent sur sa cuisse gauche le contact accidentel de la jambe droite du jeune homme. Elle ne bronche pas, lui non plus. Elle doit de toute façon descendre au prochain arrêt. Mais alors, à l'ouverture des portes, un grand gaillard attrape le sac au passage et détail avec sur le quai.

Avant même qu'elle ne réagisse, le jeune noir bondit, fonce dans la foule, arrache au voleur le sac, et le rapporte à Mme Hopped avec un bon sourire. Le quai s'est vidé, le métro couine et repart. L'anse du sac retrouvé rejoint celle du pochon

déchiré au poignet de Mme Hopped. Le garçon, ses écouteurs encore branchés, se balance doucement d'un pied sur l'autre, le Smartphone dans la main gauche, toujours souriant.

Mme Hopped remarque que le regard de son sauveur s'attarde enfin sur sa poitrine. Elle se redresse machinalement pour la mettre en valeur. Avec son accent américain qu'elle cultive, elle remercie en français le garçon, lui demande d'où il vient et où il va. Il s'appelle Tobi, est originaire du Kenya, répond en bon anglais universitaire, précis. Il revient d'un cours de français en Sorbonne et va rejoindre son père à dix minutes de la station, sur l'avenue de la Grande Armée.

C'est aussi par là que va la secrétaire de direction. Ils marchent ensemble. Tobi règle son pas sur celui, plutôt vif, de la dame. Elle l'interroge sur ses études, sur ses camarades de classe. Il voudrait travailler en France comme son père, ingénieur en télécommunication ; il s'est déjà fait à Paris des amis étrangers, étudiants de son âge, et aussi des professeurs plus vieux. Il espère rester en contact longtemps avec eux. Son téléphone l'interrompt souvent. Il promet alors de rappeler, parlant en français ou en anglais. Parfois dans sa langue.

Avec courtoisie, il questionne à son tour Mme Hopped. Elle se déclare secrétaire d'un grand patron industriel et avoue vivre seule. Arrivés à l'immeuble dont la secrétaire de direction occupe le dernier étage, elle invite Tobi à monter prendre un verre. Dans l'ascenseur, il lorgne le décolleté pigeonnant tandis qu'elle le félicite et le remercie en anglais de son intervention efficace.

Entré derrière elle dans l'appartement, le garçon l'inspecte comme un espace conquis. Il admire un bref instant les toits de Paris par la grande baie du salon, avant de se poser à califourchon sur le bras d'un canapé sans attendre d'être invité à s'asseoir. La Taïwanaise, s'installe au bord d'un fauteuil, en

face de lui. Elle croise ses jambes, les décroise, lui souhaite la bienvenue, sourit. Les trois notes du téléphone du garçon résonnent de nouveau.

Cette fois, la conversation en sabir incompréhensible se prolonge. Mme Hopped se lève, retourne dans l'entrée chercher ses sacs, se penche pour les poser sur la table basse devant le jeune homme, encore occupé à téléphoner. Il l'interroge du regard. Sans dire un mot, elle vide les deux sacs sur la table, les bijoux à côté de la boule de papier froissé. Le garçon interrompt alors son baragouin de deux mots brefs, enfonce le téléphone entre les cuisses de son short. Il a compris le subterfuge ; il applaudit et crie « bravo » !

Ravi, il accepte d'arroser leur rencontre d'une tasse de thé. Tapotant de nouveau son téléphone, il suit des yeux la secrétaire de direction, qui passe dans la cuisine pour préparer le thé. Elle entend Tobi raconter sans doute l'événement et s'esclaffer au téléphone dans sa langue inconnue. Elle ajoute quelques biscuits dans un bol, qu'elle pose près de la théière en argent. Le plateau en mains, elle entend la porte de l'appartement claquer doucement. Tobi n'est plus dans le salon. Le précieux contenu du vieux cabas de papier non plus.

Stupeur ! Frissonnante, elle abandonne le thé sur la table, près des journaux froissés. Furieuse, elle se précipite sur le palier. Elle endolorit ses orteils à force de coups de pieds rageurs dans la porte de l'ascenseur, qui descend déjà. Rentrée dans l'appartement, elle appelle la police de son téléphone fixe. Un policier aimable note son nom et lui recommande de venir porter plainte au commissariat. La Taïwanaise, effondrée, ne se pardonne pas sa naïveté. Une carte de crédit épargnée par le vol, retrouvée sous la table basse, ne la console pas. Elle dresse la liste de ses biens volés, se change en jetant sur son lit minijupe et chemisier décolleté.

Au poste de police, en T-shirt sombre fermé au ras du cou et pantalon noir, elle attend son tour pour porter plainte. Des gens entrent et sortent. Les hommes ont tous aujourd'hui des mines de bandits, les femmes des allures de prostituées. Trois personnes passées avant elle s'éternisent. Un policier somnolent note enfin l'heure et le motif de sa démarche, mais elle devra revenir le lendemain, aux heures ouvrables, déposer sa plainte officielle. Elle rentre chez elle en maugréant, laisse la porte de l'ascenseur se refermer au nez du malheureux voisin qui se précipitait pour monter avec elle.

Grimace d'effroi en débarquant sur son palier, car un grand individu au teint basané semble l'y attendre, l'air préoccupé, une sacoche de cuir noir à la main. Mme Hopped l'agresse d'emblée :

« Que voulez-vous ? Je n'ai plus rien, on m'a tout pris, allez-vous en ! Et vite ! »

L'homme esquisse un pâle sourire, qui augmente l'exaspération de la secrétaire de direction. Elle cherche une expression blessante qui le fasse décamper.

L'éclairage du palier s'éteint alors soudain. Dans le noir, terrifiée, la pauvre femme recule. Son dos heurte la porte refermée de l'ascenseur. Elle pousse un jappement aigu, comme un chien dont on écrase la queue. L'intrus rallume la minuterie et, d'une voix grave, en français, il jure à Mme Hopped ne lui vouloir que du bien et la supplie de se calmer.

Éberluée, celle-ci a l'impression de vivre un cauchemar. Elle se pince pour se réveiller et reprend son souffle peu à peu. Méfiante, les sourcils froncés, elle examine l'inconnu : c'est un métis grand et mince, à l'allure plutôt distinguée. Sa veste sombre, impeccable, son polo et son pantalon blancs immaculés, et surtout son ton respectueux la rassurent. Elle lui demande alors plus doucement :

« Mais que faites-vous ici ? Que cherchez-vous ? »

Sans répondre, l'homme ouvre sa sacoche, lui en montre le contenu. Tout y est : portefeuille et porte-monnaie, bijoux, poudrier, téléphone portable.

La secrétaire de direction, sidérée, hésite un instant. Elle voudrait vérifier si le portefeuille a été vidé, mais l'inconnu referme la sacoche et la lui tend avec un sourire un peu moqueur :

« Tenez, gardez-la, Madame, en la bourrant de vieux papiers, vous bernerez peut-être encore quelques voleurs du métro, mais méfiez-vous des plus jeunes que vous ! »

Abasourdie, elle se demande ce qui lui arrive, ce qu'elle devrait faire ou dire. Sans conviction, un peu au hasard, elle bégaye « mer... merci ! ». Incapable de prononcer un autre mot, elle interroge l'inconnu du regard. Il lui répond, longuement, sans se faire prier : il est le père de Tobî. Et, rentrant chez lui un peu en avance, il a surpris son fils en train de cacher son butin sous un lit.

La lumière du palier s'éteint de nouveau. Cette fois, la Taïwanaise ne bouge pas et l'homme appuie sur l'interrupteur sans interrompre son récit : il a forcé Tobî à raconter son forfait, avec tous les détails, depuis sa rencontre dans le métro avec la dame. Le garçon, déjà sèchement sermonné par son père, sera sévèrement puni. Pour l'instant, il est enfermé dans sa chambre, privé de son ordinateur et de son smartphone, soigneusement vidés.

« J'ai honte de la conduite de mon fils, Madame ! », ajoute le père.

Mme Hopped, décontenancée, retrouve peu à peu ses réflexes mondains. Elle ouvre la porte de son appartement, remercie ce père honnête, qui la charme. Elle lui sourit et lui propose d'entrer prendre l'apéritif de la réconciliation. Il



refuse avec courtoisie. Il est beaucoup trop gêné pour accepter cette aimable invitation. Il salue très bas la victime de son fils et appelle l'ascenseur. Hébétée, elle le regarde disparaître. Réjouie d'avoir recouvré ses trésors, elle sent ses inclinations naturelles reprendre peu à peu le dessus, surtout son goût de la séduction. Elle se reproche déjà de ne pas avoir demandé son numéro de téléphone au père de Tobi et regrette sa tenue peu attirante. \_\_\_\_\_

## Le Compte à Rebours

### Nouvelle nouvelle

A l'époque où la télévision diffusait des reportages sur les lancements dans l'espace des premières fusées soviétiques, Bob Arbourg, interne dans un lycée parisien, préparait Saint-Cyr sans enthousiasme, plutôt pour calmer son père, colonel en retraite rescapé des deux guerres mondiales, qui lui reprochait ses nombreuses frasques d'adolescent.

Brouillon de nature, il se faisait aider par ses camarades de dortoir pour ranger ses affaires. Quand ils y trouvèrent des enveloppes d'invitations mondaines adressées au Comte Robert Arbourg, ils l'appelèrent *Le Comte à Rebours*, surnom bientôt orthographié *Compte à Rebours*, qu'il conserva jusqu'à son admission, de justesse, à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan.

Il y collectionna les punitions pour son indiscipline, sa décontraction et son désordre naturel. Il en sortit sous-lieutenant, en queue du classement, mais il eut la chance de pouvoir choisir la dernière place disponible dans l'Infanterie. Il eut été déçu de se retrouver dans une arme comme le Train ou les Transmissions, plus « techniques », mais moins conforme à la tradition familiale.

\*\*\*

Nommé finalement en Kabylie, le sous-lieutenant Arbourg y est chargé de pacifier un village, où il essaie d'entretenir de bonnes relations avec la population locale arabe, comme avec les deux habitants d'origine européenne : l'instituteur français, M. Lancien, et M. Crochez, colon

d'origine espagnole.

Quand l'instituteur, qui bavarde volontiers avec Arbourg, part en congé pendant les grandes vacances scolaires, certains parents souhaitent continuer à envoyer leurs enfants à l'école, gardés par de vieux villageois bénévoles qui leur parlent en dialecte local. M. Lancien s'inquiète de quelques élèves qui ont encore du mal à prononcer certaines consonnes en français. Arbourg lui promet de venir à l'école en son absence faire répéter à ces élèves des mots difficiles.

Les gamins butent souvent sur les syllabes comprenant des C ou Q, et Z ou S. Le sous-lieutenant imagine donc des phrases appropriées à leur fait répéter. Tout se passe bien jusqu'au retour de l'instituteur.

Celui-ci, à la rentrée des classes, demande aux élèves qui ont continué à fréquenter l'école s'ils ont bien travaillé pendant son absence. « Oui ! », répondent-ils en chœur. Il réclame un exemple au premier de la classe, Larbi, six ans, qui se lève et récite fièrement d'une traite :

« Les yeux concupiscents des convives convergent sur la concubine qui déguste des cucurbitacées ».

L'instituteur réprime une grimace et veut un autre exemple. Le petit Mohamed, même âge, lève la main et debout, déclare en bredouillant :

« As-tu zobservé le zob zébré du zébu zélé semant la zizanie sous les mélèzes de Zanzibar ? ».

Fou-rire général dans la classe, mais M. Lancien manque de s'étrangler. Furieux, il n'adressera plus la parole au sous-lieutenant. Et c'est ainsi qu'Arbourg perd le premier ami qu'il s'était fait sous le ciel Algérie.

\*\*\*

Né dans le village tout comme son père et son grand-

père, M. Crochez, presque sexagénaire, en connaît bien chaque famille. Son épouse, née à Sétif d'une famille originaire d'Alsace, semble apprécier la jeunesse vigoureuse du sous-lieutenant. Elle partage avec lui Fatima, femme de ménage dévouée et sûre. Arbourg attend d'eux des renseignements sur les habitants douteux, susceptibles de pactiser avec les Fellaghas rebelles, cachés dans les monts voisins. M. Crochez prétend ne pas connaître d'habitant suspect. Il n'apprécie pas les questions du sous-lieutenant. Il le lui dit sèchement et en profite pour lui reprocher aussi de payer leur Fatima trop cher.

Un jour pourtant, M. Crochez, reçu avec son épouse à déjeuner au poste, prend Arbourg à part. Il lui murmure à l'oreille un renseignement précieux : un rendez-vous de deux chefs fellaghas du secteur serait prévu le soir du surlendemain, dans une maison abandonnée, à trois kilomètres dans la montagne. Le sous-lieutenant a repéré le coin au cours de patrouilles de routine. Le terrain est bosselé et touffu, mais la *mechta*, tapie dans un creux, sera facile à assiéger.

*Le Compte à Rebours* se présente le lendemain au PC de son capitaine, dans un gros bourg situé à une quinzaine de kilomètres de là. Il annonce prévoir une opération sur cette maison et demande des renforts. Son capitaine ne croit pas beaucoup à ce que raconte M. Crochez, qu'il suspecte d'entente avec les rebelles, car il est le seul colon de la région dont la récolte de blé n'a jamais été incendiée. Donc pas de renfort. Mais Arbourg est encouragé à effectuer dans sa zone toutes les sorties diurnes et nocturnes qu'il jugera utiles.

Le soir prévu, le sous-lieutenant a laissé ses hommes, pour la plupart des musulmans appelés au service militaire, se coucher comme d'habitude, mais il les fait réveiller à 11 heures 30. Un sous-officier d'origine métropolitaine gardera le

poste avec un groupe, tandis qu'Arbourg emmène sa section, un peu étoffée par un fusil mitrailleur, un lance-grenades et leurs servants, cerner la maison suspecte.

Des nuages cachent la lune. La section s'étire. Les hommes, apeurés, se traînent loin derrière le sous-lieutenant. Soudain, à mi-chemin de la *mechta*, des éclairs et claquements de coups de feu crépitent en face, dans un bosquet de buissons. Les balles sifflent ; l'une d'elles traverse la main gauche d'Arbourg, le jette à terre et percute le chargeur de sa carabine. Des éclats entaillent son arcade sourcilière et la peau de son nez.

Aveuglé, Arbourg entend une voix à l'accent local crier : « Ha ha mon Lieutenant, on t'a eu ! » Il hurle alors de toutes ses forces : « Lance-grenades, feu ! Deuxième section, contournez à gauche, troisième section, par la droite ! ». Il entend partir les grenades loin derrière et les voit exploser dans les buissons. Le brave Naous, son fidèle radio, courbé sous le sifflement des balles, accourt déjà pour l'aider à se relever. Bientôt, des ordres sont vociférés en face. Les tirs cessent, la ruse a fonctionné. L'ennemi prend peur et fuit.

Retour difficile. Arbourg, la figure en sang, sent à gauche sa main déchirée pendouiller au bout du bras passé sur les épaules de Naous. Un autre soldat vient le soutenir à droite. Titubant, le sous-lieutenant se souvient des réticences du capitaine à propos des renseignements fournis par le colon trop épargné par les rebelles. Tout tourne autour de lui, il s'évanouit.

Seul blessé de l'accrochage, le sous-lieutenant reprend conscience dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital sous escorte. L'altercation à propos du salaire de Fatima lui revient en mémoire. Un flash traverse son esprit : l'image de Crochez négociant sa peau d'officier avec un chef fellagha. Peut-être

pour sauver sa récolte, ou pour le punir de payer trop cher leur femme de ménage commune. Ce n'est qu'un soupçon, mais dans le doute, il décide de rompre tout contact amical avec M. Crochez. Et c'est ainsi qu'il perd un second ami sous le ciel d'Algérie.

\*\*\*

La même nuit, dans les superbes gorges de Kherrata, à une trentaine de kilomètres du poste d'Arbourg, une patrouille de parachutistes est tombée dans une embuscade bien plus grave. Ils sont huit ou neuf blessés plus ou moins atteints, déjà aux urgences de l'hôpital militaire de Sétif. Le brancard d'Arbourg est ajouté aux leurs par des infirmiers débordés.

Des mains douces défont les pansements du sous-lieutenant et tentent de recoller les bouts de chair qui pendouillent, sur sa joue et sur sa main. On lui a sans doute fait une piqûre anti douleur dans l'ambulance car il somnole. Mais il entend les gémissements de douleur des parachutistes blessés. Il demande tout haut, à la cantonade, pourquoi on ne calme pas leurs souffrances. Une voix féminine lui répond qu'on attend le chirurgien de garde et son anesthésiste.

« Et où sont-ils, ces deux-là ?

- Justement, Lieutenant, on les cherche partout ».

La vue de l'œil droit du sous-lieutenant s'obscurcit comme celle du gauche, bandé. Il perd de nouveau à moitié connaissance. Un bruit de voix le ranime. Il tend l'oreille. L'infirmière lui explique à mi-voix qu'une jeep est partie chercher les médecins, partis chez les vétérinaires, où une fête d'anniversaire serait en cours... Du temps passe.

« Ah, les voilà enfin ! » dit l'infirmière au bout d'une demi-heure.

Elle soulève la tête d'Arbourg pour qu'il puisse les voir.